

Vincent Peyret

# LE REFROIDISSEMENT TECHNOLOGIQUE

Éditions

*Le monde à l'envers*

Grenoble — 2026

## **PROLOGUE**

---

Ça faisait un moment que la nuit était tombée sur cette aire d'autoroute juste avant Angers. Je cherchais une voiture pour m'emmener à Rennes, mais tout le monde allait à Nantes. Il y avait de moins en moins de passage, de moins en moins de chance que je parvienne à décoller d'ici avant le lendemain matin.

« Oui je vais à Rennes », me répond un monsieur s'approchant de la supérette. Enfin !

« Par contre je n'ai pas le droit de vous prendre. »

Je n'avais pas vu, mais c'était un routier. Ce matin d'automne, j'étais parti de Grenoble et m'étais déjà pris pas mal de vents de la part de chauffeurs de camions. « Pour des histoires d'assurance, on n'a pas le droit de transporter une autre personne dans notre camion », m'explique Patrick, le routier de l'aire d'Angers. « Je peux même pas emmener mon fils ».

Ça faisait une quinzaine d'années que je n'avais pas fait de longs trajets en stop. Au début des années 2010 j'avais déjà été confronté à cette impossibilité, mais ce n'était pas systématique, loin de là : je me souviens de nombreux trajets

dans des poids-lourds. Aujourd'hui, il semble que plus aucun routier n'ait la possibilité d'embarquer un auto-stoppeur.

Patrick a pris un café, une viennoiserie et s'est posé juste à côté de l'endroit d'où je guettais désespérément une éventuelle voiture déboulant sur l'aire. Il paraissait avoir envie de causer, j'ai senti une ouverture. Après quelques banalités, je suis revenu à la charge lourdement, balayant même tous mes principes éthiques.

« Si vous m'embarquez, je suis prêt à payer ! »

« C'est pas une question d'argent, c'est que j'ai pas le droit. »

« Mais qui le saura ? Il y a 99,99 % de chances que vous n'ayez pas d'accident et puis il fait nuit, personne ne verra que je suis dans le camion, si vous voulez je m'accroupis même sur le plancher pour que personne puisse voir ma tête... »

Les beaux yeux de Patrick me fixaient d'un air triste. Il ne disait rien, j'espérais qu'il soit en train de craquer et qu'il accepte finalement de me prendre. Mais en fait pas du tout.

« Il y a une caméra dans ma cabine. Si vous montez, elle pourra signaler à ma direction qu'il y a quelque chose d'inhabituel et je pourrais même me faire virer. »

Ça m'a laissé pantois et bien con. Patrick est remonté dans son camion et une demi-heure plus tard, j'ai réussi à partir de l'aire, mais sans parvenir à aller jusqu'à Rennes. Je me suis bien caillé dans les chiottes de la petite aire de Segré où j'ai passé la nuit, mais ce froid-là ne m'a jamais vraiment effrayé.

Pas comme l'autre, celui qui m'a glacé l'âme quand Patrick m'a parlé de la caméra fixée dans sa cabine. Peu importe l'incidence que ça a eu sur ma situation personnelle – la nuit dehors alors que j'aurais pu dormir au chaud chez mon frangin. Si j'avais voulu faire ce long trajet en stop, ce n'était plus par nécessité économique comme quand j'avais vingt ans. C'était un peu par nostalgie, beaucoup par envie d'aventures. J'avais joué, j'avais fait de mauvais choix, j'avais perdu. C'était dommage, mais pas important. D'autant plus que pendant ce trajet j'avais quand même fait plein de rencontres improbables, eu des discussions instructives, été plusieurs fois agréablement surpris par la gentillesse des personnes qui m'avaient fait monter à bord. C'était pour ça que j'avais eu de nouveau envie de faire du stop, pour les joies et les affres du hasard, de l'imprévu, de la rencontre.

Là-dessus je n'avais pas été déçu : de la chaleur humaine, j'en avais eu.

Comme il y a quinze ans, j'avais eu droit à plein de remarques du type « ah ben de toute façon ça marche plus le stop, les gens ont peur maintenant » par les personnes qui m'embarquaient au bout de deux minutes d'attente. Comme il y a quinze ans, j'avais été agacé par le nombre d'automobilistes qui me passaient devant sans un regard, comme si j'étais un fou ou un hérétique de continuer à tendre le pouce. Comme il y a quinze ans, les perles de chaleur humaine récoltées avaient bien compensé la froideur du plus grand nombre, qui m'ignoraient superbement.

Mais depuis quinze ans, il y avait quelque chose qui avait changé : cette chaleur humaine, je la sentais de plus en plus empêchée.

Il y avait cette caméra braquée sur ses faits et gestes qui avaient conduit Patrick à ne pas me faire monter à bord.

Et puis aussi ces remarques fréquentes s'étonnant que je puisse m'en remettre comme ça au hasard alors qu'aujourd'hui il y avait Blablacar qui permettait de voyager sans voiture personnelle et sans incertitude.

Et tous ces GPS et autres écrans navigateurs ayant envahi les habitacles des voitures, imposant une voix automatique et une assistance permanente, même sur des trajets évidents sur l'autoroute. Ou ce gros son, comme une espèce de buzzer, qui intimait régulièrement à ce conducteur de connecter son téléphone intelligent avec le système intelligent de sa voiture.

Et cette conductrice qui, dès que je lui posais une question, demandait la réponse à son téléphone. « Ok Google, combien y-a-t-il d'habitants à Clermont-Ferrand ? » Moi, en vrai, je m'en foutais de la réponse, je voulais juste causer avec elle, pas avec une intelligence artificielle.

De grands changements et des petits riens qui au fond de moi me faisaient bien plus grelotter qu'une nuit à sept degrés sans duvet. Et cette sensation, je ne la ressens pas qu'en stop. Partout, tout le temps, je me dis de plus en plus souvent : mais qu'est-ce qu'il fait froid !

De plus en plus froid.

Et vous, la ressentez-vous cette atmosphère glaciale ? Ce fond de l'air gelé ? Ces grands vents frigorifiant qui balaient le monde ?